# Gaelle

Je n’exprime rien à votre manière, aucune émotion, aucun sentiment. Joie, peur, tristesse, dégoût, plaisir, colère, amour, surprise, honte, j’apparais lisse en continu. Une différence qui me rend difficilement déchiffrable pour les autres, mais qui pour moi me rend extraordinaire, qui sort de l’ordinaire, une exception.

Vous pensez que je ne fais pas partie des vôtres. Comment peut-on ne rien ressentir, ne rien exprimer ? Comment peut-on traverser la vie sans émotions, sans chaleur, sans envie ? Que vous dire ? Que je ne vous comprends pas ? Pourquoi devez-vous rechercher le bonheur, la joie, le plaisir ? Une course sans fin pour échapper à la douleur, à la tristesse, à la mort. Peu me chaut. Je ne me heurte d’aucun de vos échanges, d’aucunes de vos remarques. Rien ne me blesse, rien ne m’atteint, en apparence. Je vois vos visages qui changent, je vois cette flamme qui apparait dans vos yeux et souhaite me faire disparaitre. Je vous vois, et vous ne voyez rien chez moi. Juste un vide que vous ne pouvez saisir. Fuyez-moi, poursuivez-moi, persécutez-moi. Faites ce que vous voulez. Vous vous épuiserez avant moi.

Comprenez-moi bien, je n’en ai rien à faire. Je vis, simplement, au jour le jour, dans le même rythme, suivant les mêmes routines, et cela me convient, parfaitement. J’ai mes habitudes, mes besoins de solitude, mes besoins d’écouter sans cesse cette mélodie qui vous écorche les oreilles. J’ai besoin de réponses à mes questions, et j’ai besoin de vérifier que les réponses ne varient pas. Je ne comprends pas votre humour parce que l’humour m’est étranger. Epargnez-moi de vos remarques acerbes ou déplacées, car si vous n’obtenez aucune réaction, elles tourbillonnent pendant des heures et des jours au fond de moi et y laissent des traces qui ne s’effacent pas.

Mon enfance est passée comme un train tranquille dans sa campagne, sur une voie toute tracée. Mes parents y trouvaient leur compte. Jamais, au grand jamais, ils n’avaient à se plaindre de moi. Ils m’installaient devant la fenêtre. Je restais là à regarder les nuages défiler dans le ciel, à observer le vent jouer dans les branches des arbres, à scruter les différents animaux qui passaient à travers la pelouse. J’écoutais simplement les disques qui passaient dans la stéréo. Peu importait l’artiste, je me faisais au rythme. Je l’absorbais. Il résonnait en moi. A l’extérieur, pas un mouvement de cil, pas un battement de paupière, pas un geste pour exprimer mes envies et mes plaisirs. Peu importait leur choix, peu importait leurs goûts. Cela résonnait en moi simplement. Une vibration continue et uniforme, quel que soit le style.

Les puzzles étaient mon défouloir, ma manière d’explorer le monde. Ma chambre en regorgeait. La maison en débordait. Tout y passait : les animaux, les paysages, en couleur ou en noir et blanc, des dessins, des heures et des jours passés dessus, de grandes pièces aux puzzles géants. Le tout réalisé devant la fenêtre, à observer le temps qui passe. Peu importait que l’on volète autour de moi. Peu importait qu’il y ait d’autres enfants, ou d’autres adultes dans la pièce où je me trouvais. Peu importait leurs jeux, leurs cris, leurs sollicitations. J’étais dans ma bulle, j’échappais aux contraintes du monde.

Cependant, lorsque le monde me réclamait, lorsqu’il fallait satisfaire aux contraintes sociales, je sortais de ma bulle et faisais de mon mieux pour satisfaire aux obligations. Je connaissais suffisamment les formules de politesse qui me permettait de vous satisfaire :

* « Bonjour Grand-Mère. », « Merci monsieur ».

Dès lors, malgré ma bizarrerie à vos yeux, vous vous désintéressiez de moi. J’étais un enfant comme un autre, transparent à vos yeux.

La vie a des contraintes qui me sont insupportables. Certaines matières me sont intolérables. Certains fruits me déchirent les entrailles. La foule, le bruit, les odeurs. Tout est exacerbé pour moi. Je ne supporte pas que vous me touchiez. Je n’accepte pas que vous me parliez de trop près, que vous envahissiez ma bulle. Elle m’appartient. Les bruits intempestifs et excessifs la fissurent et je cours me protéger à la maison. Je cours pour régénérer ma bulle. Je suis une isolée. Je suis un ermite pour vous. Mais votre monde n’est pas le mien et ne me fait aucun bien. Seule chez moi, je respire enfin. Seule chez moi, lorsque le bruit redevient familier, lorsque les mélodies tournent en boucle, lorsque le puzzle est enfin reconstruit pour la centième fois, je me calme et je redeviens un être en apparence bizarre. Je redeviens moi.

Les souvenirs de l’enfance sont flous. Seule ma scolarité me parle. Seule l’école me parle. J’en ai fréquenté quelques-unes avant de découvrir l’école de la rue des Mines, ses bancs, ses rituels et ses projets que nous menions tous ensemble, soudés. Dans cet environnement sécurisant, je trouvais une place dans le monde, sans jugement. J’étais celle à qui on confiait de mettre en couleur les décors qui portaient nos projets de fin d’année. De mes puzzles construits par milliers, j’avais acquis ce sens du détail et je connaissais mil et un paysage à mettre en vie.

J’avais même des copains et un ami en particulier. Il ne me voyait pas. Il ne connaissait pas les expressions des visages, les postures que les enfants prennent pour exprimer leurs émotions. Il ne connaissait que le son de nos voix et nous reconnaissait entre mille. Il était maître de nos émotions les plus intenses. Il parvenait à les déjouer et à les faire revenir à la normale. Bizarrement, il me comprenait. Il comprenait que derrière la façade inexpressive, circulaient en boucle et pendant des heures toutes les remarques ou réflexions qui s’étaient faites dans la journée.

Chaque jour, avant notre débrief avec les professeurs, il venait me trouver au fond de la classe. Il s’asseyait près de moi. Il évaluait ma journée. Il me posait des questions, auxquelles je répondais souvent par un « oui » ou un « non ». Cependant, il vérifiait dans mes silences, dans mes inflexions, ce que je ressentais au fond de moi. Il les traduisait dans ses mots. Il venait chercher confirmation avant de les exposer au groupe. Chacun y trouvait un miroir de ce qu’il avait fait ou dit dans la journée. Pour vous, je ne suis qu’une page blanche. Pour lui j’étais l’encyclopédie des émotions du monde.